

FRANÇOIS D'ASSISE NOTRE CONTEMPORAIN

Lorsqu'on évoque François d'Assise, le plus souvent, ce sont d'abord des images qui nous viennent à l'esprit.

En premier lieu, peut-être, celle de François et du loup de Gubbio. Le saint sermonne doucement le fauve, qui finit par lui tendre la patte, et se laisse conduire au village comme un bon chien de berger. Même si c'est là une antithèse de la douceur et de la sauvagerie, un exemple de la conversion de la férocité en douceur, par la douceur, la bonne parole, même si le loup est une figure du diable, ou d'un brigand, nous ne sommes pas loin du conte de fée. À un autre degré, pourtant, celui du mythe, voici Orphée, au son de sa lyre, et par la grâce du chant et de la musique, charmant les animaux.

Nous sommes dans le domaine de l'enfance. De l'enfance enfantine ? Plutôt de l'enfance dont le Christ, entouré d'enfants, bruyants, parmi ses apôtres sévères, parle en disant qu'il faut leur ressembler pour entrer au royaume des cieux – le royaume qui est en nous, celui qui à certains moments de notre vie affleure et nous illumine.

Parallèlement à ce lot d'images en quoi consiste à première vue la vie de François d'Assise, il y a cette floraison d'anecdotes, de récits édifiants, de fables, cette légende dorée sur fond azur : les *Fioretti*, « petites fleurs ». Et c'est pour en délivrer la figure de François que saint Bonaventure, ministre de l'ordre, interdit et proscrit le pieux fatras, ordonne qu'on le brûle, et veut le remplacer par une Vie autorisée, canonique, expurgée de miracles douteux, sans fioritures, qu'il écrira.

Dans les images légitimes et admirables de François que sont les fresques peintes à Assise par Giotto et son atelier, l'épisode du loup de Gubbio n'est pas représenté.

Il va de soi qu'il faut se défier des belles images et de l'imaginaire de François lorsqu'on veut saisir ce en quoi il est saint, ce en quoi on a vu en lui, très tôt un « autre Christ », un « nouveau Christ » ; une image, et plus qu'une image, du Christ. Et l'on conçoit qu'il faut se tenir à une certaine distance du merveilleux médiéval si l'on se demande en quoi cet homme, François d'Assise, d'un siècle bien différent du nôtre, peut être « notre contemporain » ; si l'on s'interroge pour savoir en quoi son message, son exemple, et ce qu'il a fondé, et qui demeure, sont pour nous des instruments de réflexion et d'action sur notre monde, dont chacun voit qu'il est en crise, sinon en perte.

Mais plutôt que d'abandonner les images qui nous sont familières, mieux vaut nous en aider, et les interpréter. L'image n'est pas l'imagerie, ni l'imaginaire. L'image, à un certain degré, touche au modèle, à l'archétype. Elle a la force de la parabole. Mieux que le concept, elle trouve le chemin du cœur, sans lequel l'esprit ne reçoit pas toute la lumière nécessaire. L'image est comme le proverbe. Elle est un enseignement silencieux. Elle est une semence de sagesse. La cathédrale, ses vitraux, ses figures sculptées au tympan et au porche, son plan même et ses formes, est un livre. Les fresques de Giotto sont un évangile.

Toutes les images de la vie de François ne nous parlent pas aujourd'hui de la même manière, n'atteignent pas en nous la même profondeur.

J'en retiendrai trois. Non « le baiser au lépreux », qui n'a pas été peint par Giotto, mais :

« le don du manteau » ; qui en est proche et même en tient lieu ;

« François parlant aux oiseaux » ; de même qu'il compose et chante le Cantique des créatures ;

« François », au temps des croisades, traversant, sans armes, le champ de bataille, et, fraternellement, « parlant au sultan » et s'offrant au feu d'une ordalie pour que soit manifeste entre eux la vérité.

Le « don du manteau », ou le « baiser au lépreux », ce n'est rien d'autre, d'abord, que le dépouillement, le vœu de pauvreté, le choix d'une vie pauvre, le service du prochain, à commencer par le plus pauvre, le plus malheureux – même si c'est à un chevalier indigent que François donne son manteau, nouveau Martin ; et son manteau entier. C'est en somme, la charité, ou l'amour, l'amour du prochain ; c'est-à-dire, l'essentiel. C'est le commandement de l'Évangile, qui ne fait qu'un avec l'amour de Dieu. Il faut vêtir ceux qui sont nus, et pour cela, s'il le faut, se dévêtir, se démunir. Le moment où François, publiquement, se dénude, comme pour un baptême d'une absolue pauvreté, une nouvelle naissance, une vie nouvelle, la vraie vie, est une autre grande image, une grande action, réelle et symbolique, de l'itinéraire de François. Pour se dépouiller et se désarmer ainsi, il faut aussi faire confiance à ce qui vient : croire et se fier à la Providence : imiter le lys des champs et les oiseaux du ciel. Et cette grande image de François, l'une des premières de sa vie, dit que le devoir est de prendre soin du corps de l'autre, de sa réalité charnelle.

Mais pour êtreindre la souffrance, regarder un visage qui n'est plus un visage, il faut aller contre soi, se vaincre, vaincre ses attachements, ses dégoûts, ses haut-le-cœur. Le « baiser au lépreux » signifie aussi que le don, que tout don, s'il n'est qu'un geste sans regard, sans humanité, sans

affection, reste inachevé. Donner à qui manque des moyens de vivre, c'est aussi le reconnaître comme frère, reconnaître que sa dignité d'homme, il la détient, par naissance, par nature et surnature, également avec celui qui donne : qui donne, non d'en haut, mais à égalité. Donner est un acte de justice, c'est restituer.

Amour du frère humain, comme de soi-même.

Mais l'amour de la nature, du monde, de la création, que représente l'image de François invitant les oiseaux, c'est-à-dire tous les êtres vivants, à chanter et louer leur créateur ? Et lui-même compose un psaume nouveau où le poète, l'homme, célèbre toute la création, toute la beauté du monde, les éléments, tout, et jusque dans la douleur et la mort. Son christianisme est cosmique, sinon « païen » ; sa charité est cosmique. Sans doute croyait-il, espérait-il, que toute vie terrestre, et non seulement les hommes, la vie humaine, notre vie, est promise à la résurrection, et à la fin des temps sera transfigurée dans un paradis éternel, l'éternité paradisiaque. Sans doute croyait-il que la victoire sur la mort ne peut être qu'absolue. Un grain de mort, une poussière, infirmerait la Gloire.

Cela ne suffit pas pour faire de François le « saint patron de l'écologie », le premier « saint vert », mais incite à réfléchir à ce que peut-être l'essence de « l'écologie », et son lien avec la pauvreté, le don, le partage : un humanisme universel.

Le baiser au lépreux et le sermon aux oiseaux, ces deux images de François, ces deux moments, semblent aussi opposées que le jour et la nuit. D'un côté, l'épouvante, l'horreur, de l'autre, le cantique de la nature, sa légèreté, un arc-en-ciel. Cependant ces deux versants franciscains sont unis par la fraternité. C'est en frère que François embrasse l'homme pauvre et souffrant, et c'est du nom de frère qu'il

salue les oiseaux. Il se voulait, chacun le sait, un « frère universel ». Le sentiment écologique, le sentiment de notre solidarité avec la nature, vivante, mais aussi avec le caillou, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, le feu, l'eau, le vent, est chez lui, en lui, sentiment d'une fraternité.

Ce sentiment de fraternité, déjà si difficile à ressentir et à vivre avec notre semblable, notre « prochain », François l'étend jusqu'à l'univers, du brin d'herbe au soleil, au soleil quotidien, et, pour le dire avec Dante, au soleil que meut, avec toutes les étoiles, l'amour, le mystérieux amour. Ce n'est pas là extravagance et ivresse de poète. Mais connaissance, ardente et fraîche connaissance, de ce qu'est la fraternité, le fraternel : c'est en découvrir l'essence à quoi nous ne pensons guère. La fraternité implique un père commun, une mère. De quel père, de quelle mère, sommes-nous les fils, les filles ? Je crois me souvenir que cette question est l'une de celles que se posait Sartre à la fin de sa vie. Elle est, au fond, inévitable, à moins de parler pour ne rien dire, et d'inscrire dans notre devise républicaine un mot seulement ornemental, et mis là comme pour la rime. Pour François, il va de soi que le père des hommes est Dieu. Mais la terre qu'il salue dans le Cantique de la création, il la nomme à la fois sœur et mère. Sœur, parce que créée comme nous le sommes ; mère, parce que nourricière, substance terrestre de notre vie ; matière – *mater* – dont nous sommes pétris, notre condition. Cette pensée n'est pas moins profonde et lumineuse que celle de Dante au dernier vers de son grand poème.

Et nous voici devant la troisième image : le dialogue fraternel du sultan et de François, à Damiette, en 1219.

Elle signifie la paix, elle signifie le refus de la guerre.

Elle signifie trois fois la paix.

François, qui fut soldat, dans sa jeunesse, combattant, et prisonnier de guerre, François qui s'est rêvé chevalier, noble, ne prend pas les armes de la croisade. Il se soustrait à l'esprit de corps. Il ne soutient pas de cette manière, c'est-à-dire en versant le sang, la cause de la chrétienté. Il a l'audace de se soustraire à l'entraînement de bien des esprits qui l'entourent. Cette distance prise avec la *vox populi*, la pieuse clameur, la clameur belliqueuse des foules, est une première façon de travailler à la paix, d'en prendre le parti. « Heureux les pacifiques, heureux les artisans de la paix. » Les artisans, les partisans de la paix.

Et il ne s'agit pas seulement pour François de se tenir à l'écart, de rester indifférent au chaos et au désordre du monde. François est un homme qui « s'engage », corps et âme.

Une autre face de la paix de François est la paix avec soi-même, la paix intérieure. Cet amour de la paix est le fruit d'un combat, d'une ascèse – « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ». Tant de démons au-dedans de nous-même nous poussent à la désertion, au sommeil, aux colères ! Tant de démons : comme ceux que le peintre a figuré, noirs et griffus, crochus, fuyant et volant comme on claudique au-dessus des toits de la ville d'Arezzo, qui se déchire en guerre intestine : et le saint, au pied des murailles, à la porte de la cité, il suffit qu'il s'approche pour que les écailles de ceux qui vont s'égorger leur tombent des yeux, qu'ils se réveillent, se réconcilient : ils étaient fous, possédés, les voici libres : la paix profonde de François s'est répandue à travers la ville comme une fleur embaume une chambre, un jardin, elle a traversé les murailles, imprégné les cœurs. Mais c'est à l'un de ses frères qu'il confie le geste et la parole de délivrance, tandis qu'il se tient en retrait, priant ; faire la paix, y œuvrer, est une tâche qui revient à chacun de nous.

Cette paix intérieure, jamais gagnée, jamais acquise, est la condition nécessaire pour aller vers le sultan comme il irait vers un frère lointain – ou comme Jacob allant vers Ésaü. Il ne craint ni la fatigue de la route, ni la blessure venue d'une flèche perdue, ni la prison ou la mort. Il va comme une graine que le vent porte où il veut.

Il va vers l'autre, qui n'est pas un ennemi, pas même un adversaire.

Pourquoi, sans armes, sans autre casque sur le crâne qu'une capuche, sans autre armure ou cuirasse que la bure, la robe, cent fois rapiécée, ravaudée, et la corde aux trois vœux pour ceinturon, avec en somme la panoplie spirituelle dont parle saint Paul, pourquoi part-il vers un sultan qu'on n'imagine que sourd et sanguinaire ?

Veut-il le convertir à la foi chrétienne ? Veut-il, plus raisonnablement, offrir sa vie, mourir en martyr ? Il y a sur cette rencontre une bibliothèque de livres et de thèses, d'études. Je ne les ai pas lus. Je n'aborde pas François d'Assise en savant, en historien. Il va vers le sultan comme on va vers son frère et sans doute pour signifier que la parole et la bienveillance sont à l'évidence le plus sûr chemin, peut-être le seul, de la paix entre les hommes.

Cet homme qui, à Greccio, dans le désir qu'il a d'une image vivante de la Nativité, non d'une pensée, d'un récit, fût-il liturgique, mais d'une représentation sensible, et plus proche de la réalité, quotidienne, paysanne, qu'une peinture sur une page ou un mur, ce poète qui veut de ses yeux voir à la messe de minuit la paille, la crèche, le bœuf et l'âne, qui veut entendre et respirer le souffle, l'haleine, d'un petit nouveau-né, prier avec des bergers du hameau dans cette étable qui est la première église, cet homme, qui connaissait l'Évangile par cœur, certainement chantait en lui-même le chant du chœur des anges, étoile dans la nuit : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne

volonté. » C'est une étoile, intime, qui le mène de l'autre côté de la mer, vers celui que ses frères d'Europe affrontent.

Cet homme va ainsi fêter et célébrer Noël au milieu de la guerre, au milieu des tueries. Son salut, la salutation dont il salue chacun : *Pace e bene !* Paix et Bien ! Et s'il ne sait qu'un mot arabe, certainement, c'est *Salam*. Il peut suffire. La paix est le plus grand des biens. Elle ne peut naître et s'étendre que d'un cœur en paix

Par cette ambassade, François apparaît dans sa dimension et sa signification d'homme de paix. Cela vaut pour tous les temps. Cela vaut particulièrement pour le nôtre, car l'adversaire à qui François s'adresse est, au-delà du sultan, l'islam.

Quand je me suis mis à commenter les fresques de Giotto à Assise, à les écrire, c'est par cette rencontre que j'ai commencé. Ce n'est sans doute pas à moi seul que cette image, cette rencontre, apparaît centrale, essentielle.

J'ai rencontré tard dans ma vie les franciscains, grâce à des amis appartenant au Tiers ordre, puis par la revue *Évangile aujourd'hui*, et par les éditions franciscaines où j'ai écrit, dans la collection Chemins d'Assise, deux livres consacrés à François, cependant qu'Anne Fougère, Annik, écrivait *La grande icône de sainte Claire et Sainte Colette, recluse, pérégrine, fondatrice*. L'héritage de François d'Assise n'est pas seulement masculin : Claire est sa première sœur spirituelle. Et il n'est pas seulement « franciscain », mais englobe clarisses et capucins – l'abbé Pierre fut l'un d'eux –, laïcs, dont tous ne sont pas nécessairement chrétiens.

L'abbé Pierre, qui sans jamais imiter du dehors saint François – il eut sa propre « imagerie », son image, son « iconographie », son style, que jadis Barthes, esprit délié, sémiologue, s'est plu à déchiffrer dans ses *Mythologies* ;

l'abbé Pierre, parmi nous, dans notre temps, fut une résurgence de l'esprit de François en ce qu'il a d'essentiel. Ne pas accepter que des pauvres meurent de froid dans les rues, ne pas accepter que des hommes et des femmes soient sans logis, sans travail, sans espérance ; ne pas accepter, agir ... Après un demi-siècle, que voyons-nous autour de nous chaque jour, et d'un bout à l'autre du monde ?

Mais il est d'autres « abbé Pierre » : je pense aux « franciscains du Bronx », frères et serviteurs des pauvres à New York.

O

Quand j'ai rencontré la fraternité franciscaine, je me suis étonné de ne l'avoir pas rencontrée plus tôt, dans ma jeunesse : quand, vers dix-sept ans, j'ai connu Lanza del Vasto et l'ordre qu'il avait fondé : l'ordre de l'Arche, « l'ordre laborieux des gandhiens d'Occident ».

Je ne me rappelle pas avoir entendu Lanza, qui avait reçu de Gandhi le nom de Shantidas, c'est-à-dire « Serviteur de la paix » – je ne rappelle pas l'avoir entendu citer saint François. Cependant une des prières quotidiennes de la communauté de l'Arche était la prière alors attribuée à François : « Là où il y a la haine, que je mette l'amour ». Et l'un des successeurs du patriarche, Jean-Baptiste Libouban, aujourd'hui célèbre, avec José Bové, parmi les « faucheurs volontaires », les faucheurs de maïs transgénique, m'a dit un jour, en souriant : « Nous sommes des crypto-franciscains. »

« Paix, Force et Joie » était le salut de Lanza.

« Paix et Bien », celui de François.

Tous deux serviteurs de la Paix.

Et Lanza était proche de François par la langue : l'italien, leur langue natale, « maternelle ». Proche par le lieu de leur naissance : l'Italie. Il était poète, le poète du

Chiffre des choses, musicien, chanteur, grand marcheur à travers villes et campagnes. Il était catholique et fils obéissant de l'Église romaine – comme le fut François ; et plusieurs fresques de Giotto montrent la relation filiale, maternelle, paisible, aimante, entre François et l'Église, l'inspiré et le pontife.

Le lien entre François et lui est demeuré implicite.

À la veille de la seconde guerre mondiale, quelqu'un glisse dans la poche de Lanza la Vie de Gandhi écrite par Romain Rolland. C'en est fini d'une certaine existence de dandy, d'esthète. Notre temps va à la catastrophe. Quelle lumière, quel salut, quelle issue proposée, dans cet aveuglement et ces ténèbres modernes ? Un seul homme, pour Lanza, indique la voie : Gandhi. C'est lui qu'il va rencontrer, n'ayant plus alors qu'un désir : devenir son fils, servir à ses côtés, demeurer avec lui en Inde. Tout cela, dans un livre magnifique, le livre d'un grand écrivain, *Le pèlerinage aux sources*, Lanza en a fait le récit.

Mais Gandhi le renvoie en Europe pour y semer la non-violence. Lanza y fondera l'Ordre de l'Arche qui, d'abord établi en France, essaimera.

Non plus que l'abbé Pierre n'a copié François, Lanza n'a imité de l'extérieur Gandhi. Philosophe, il a repensé de fond en comble la non-violence en même temps que sa philosophie s'enracinait dans l'Écriture et la théologie. Peut-être même est-il le seul qui ait « pensé », comme il l'a fait, la « non-violence ». Mais il ne s'est pas agi seulement de pensée. Il fallait d'abord fonder une espèce d'école de la non-violence, une communauté où s'exercer à la non-violence ; afin, le jour venu, d'agir, payant de sa personne, s'engageant corps et âme. D'où les actions des compagnons et des compagnes de l'Arche, de leurs proches, contre la torture et pour la paix en Algérie, contre la bombe atomique

et contre les centrales nucléaires, pour un Larzac des paysans... La « conversion », travail sur soi, commence par soi-même, gagne à s'enraciner dans une communauté, sous la direction de quelqu'un de plus expérimenté que soi, et peut enfin agir dans le monde, au plus proche. Alors la pensée s'incarne et se vérifie dans l'action comme l'action informe et enrichit la pensée. La non-violence n'est pas une doctrine, un dogme, un catéchisme, mais une recherche perpétuelle de la vérité.

Mon propos n'est pas de retracer, fût-ce à grands traits, l'histoire de l'ordre de l'Arche, ni d'entrer dans l'œuvre philosophique de Lanza del Vasto, où esthétique, politique, économie, morale, religion, théologie se trouvent liées en une somme, rassemblées dans l'unité : « facettes d'un cristal ». Je serais heureux pourtant que ces quelques mots donnent aux plus jeunes d'entre nous, et qui peut-être entendent son nom pour la première fois, le désir de connaître cet homme, que je tiens pour un génie et l'une des lumières de notre temps ; cet homme, et son œuvre.

Mon propos est de montrer la convergence de l'esprit franciscain et de la non-violence ; leur confluence. Peut-être leur identité ? Il me semble que la non-violence de Gandhi nous porte à mieux comprendre l'esprit dont François et ses frères, ses sœurs, furent et sont l'incarnation. Il me semble que cet esprit éclaire pour nous celui de la non-violence, dont Martin Luther King, Danilo Dolci, Lanza del Vasto, Desmond Tutu, Nelson Mandela, pour ne citer qu'eux, sont des figures exemplaires.

S'il faut indiquer une différence, peut-être dirai-je que la non-violence est du côté de la justice, elle réclame la justice, elle combat pour la justice ; quand l'esprit franciscain est tendresse et miséricorde, charité, amour. Ces deux esprits n'en font qu'un.

Le non-violent se dresse contre l'injustice. Il est un homme debout. « La non-violence, dit Lanza del Vasto, c'est de dire 'Non' à la violence ». Pas seulement de le dire.

François se penche, fraternel, maternel, humble, vers celui qui souffre.

Est-il possible en quelques mots de définir la Non-violence ?

Gandhi la désignait de deux façons : *Ahimsa*, ce qui peut se traduire par l'intention de « ne pas nuire, ne pas faire le mal » – en somme, « innocence » ; et par *satyagraha* : attachement à ce qui est, en vérité ; mot que Lanza del Vasto traduit, magnifiquement, définitivement, par : « force de vérité ».

Pour moi, c'est le sel de la non-violence : chercher la vérité et en témoigner, en personne ; ou, du moins, chercher et dire ce qui est vrai. En premier lieu, ne pas mentir, et commencer par ne pas se mentir à soi-même. C'est tout simple, et c'est très difficile. Mais quelle force, dans cet attachement à la vérité !

Non-violence : il s'agit de reconnaître le mal, le tort, l'injustice, que l'homme fait à l'homme, de ne pas s'y résigner, de ne pas en détourner les yeux, mais de s'y opposer, de l'affronter, de le combattre. Il s'agit bien d'un combat, et qui peut exiger une énergie et un courage non moindres que ceux du combat armé. Il ne s'agit pas d'une inaction, d'une passivité, d'une lâcheté, d'une démission, d'une indifférence. La non-violence est un héroïsme. Mais ce combat contre le mal a ceci d'essentiel : il refuse d'utiliser le mal comme moyen de réduire ou de supprimer le mal. Dans l'action et l'esprit de non-violence, fins et moyens sont liés : le mal ne peut amener le bien.

Ce sont là des principes qui sont peu de chose tant qu'ils ne sont pas incarnés et portés par une vie, une

personne. Jusqu'au sacrifice, jusqu'au don de sa vie. La non-violence est chose personnelle pour celui qui entre en lutte, qui témoigne : cela va sans dire ; mais elle est personnelle aussi en ce qui concerne l'adversaire, toujours tenu pour la personne qu'il est. Le non-violent est une personne qui s'adresse, en personne, à quelqu'un, une personne. Non à une chose peut-être inhumaine, une chose, mais à une personne – tenir l'être humain pour une chose, pour quelque chose et non pour quelqu'un, n'est-ce pas l'essence et le commencement de la violence ?

Et qu'est-ce donc qu'une personne ?

C'est moi-même. C'est l'autre, ami ou adversaire, passant, qui est tout juste pour lui-même comme je suis pour moi-même. Cet homme, cette femme cet enfant : un être « comme moi-même », mon *alter ego*.

Mais sais-je que je suis moi ? Que je suis « moi-même » ? Et quand suis-je moi-même, s'il m'arrive de l'être ? En vérité : suis-je « moi-même » ? Et comment apprendre à devenir moi pour reconnaître en l'autre cet autre moi, qui est un autre, et qui est le même ? Existe-t-il une méthode, une discipline, des exercices, pour parvenir à cela ? Si je ne suis pas moi-même, si je ne suis, que puis-je faire ? Puis-je me « donner », si je ne me connais ni ne me possède ? L'essence de la non-violence n'est pas dans le faire, mais dans l'être, dans le « je suis ». Mais qui suis-je ? Et qu'est-ce qu'être ?

Ceux qui connaissent les livres de Lanza del Vasto ou se souviennent de sa parole reconnaîtront un écho de son enseignement. Et ce en quoi sa rencontre pouvait être fulgurante, intime. Inoubliable.

Je disais que la non-violence est insurrection contre le mal. Cela implique la conscience. Il n'est de mal que pour une conscience. Une conscience personnelle. C'est en

conscience, et fondé sur la conscience, que le non-violent se dresse contre ce qui va contre la conscience, et c'est à la conscience de l'autre, de « l'ennemi » qu'il fait appel, qu'il en appelle, avec une espérance étonnante dans l'homme. Ce combat qu'il entreprend contre celui qui sans doute n'a pas conscience du mal qu'il commet, celui dont la conscience est muette, obscurcie, ce combat est une façon d'aimer l'ennemi, celui-là même qui commet contre vous, ou vos frères, le mal. Un acte qui lui permettra de revenir au bien : de revenir à soi, d'être. Le combattant de la non-violence délivre l'opresseur en même temps que l'opprimé, le bourreau comme la victime.

Quel est aujourd'hui le mal dont nous souffrons tous, et dont nous sommes, à quelque degré, les complices, les auteurs ? Quel est le mal dont souffre notre monde ?

Les trois grandes images de François que nous avons évoquées peuvent nous aider à répondre.

Il y a le mal qui est de l'ordre de l'esclavage : l'exploitation de l'homme par l'homme, le détournement du temps des hommes pour la capitalisation du profit par quoi l'oppression de l'argent va grandissant et se renforce d'elle-même comme fait l'avalanche. Le mal du capitalisme.

Il y a le mal qu'on pourrait appeler pillage : la dévastation de la nature, de la planète, du monde : jusqu'à la menace mortelle.

Entre ces deux formes du mal, les liens sont serrés, le réseau des effets et des causes inextricable. Nous détruisons la nature, les ressources de la nature, pour en tirer « bénéfice », « profit » ; pour cela, nous exploitons les plus démunis des hommes, nous nuisons à leur vie ; nous les rendons complices du mal dont ils sont aussi les victimes. Et, par la dévastation de la terre, nous coupons les racines de vie nécessaires à l'homme, à l'espèce humaine. On serait

confondu d'admiration devant le jeu subtil et inépuisable de la destruction de l'homme et de la destruction de la terre, s'il ne s'agissait d'un mal, et de même ordre que celui que fut l'horreur concentrationnaire du vingtième siècle : à cette différence que la mort de l'humanité, tout entière, est ici prévisible, voire, proche. Nous sommes entrés dans l'ère du suicide.

Que faire ? La réponse, ancienne, est « socialisme », « communisme » ; plus récente : « écologie ». Il va de soi qu'elles fusionnent aujourd'hui. Mais que faire quand les systèmes politiques, ou plutôt les jeux infantiles et pervers de la politique, les liens des gouvernements et des banques et des capitaux, l'immense divertissement médiatique, nous apparaissent comme un seul grouillement qu'il faudrait d'un coup évacuer, réduire à néant ? Que faire, sinon, une révolution, la révolution. Des émeutes, des révoltes, des indignations, des colères, le désespoir, cela, nous le voyons. Mais la révolution ?

La révolution : non. Nous savons qu'elle est violence contre la violence. Nous savons l'immensité des crimes engendrés par le messianisme révolutionnaire. Nous avons vu le soulèvement légitime des opprimés se changer en bagnes et en dictatures, vu se perpétuer l'oppression.

Lanza del Vasto n'hésitait pas à parler de révolution gandhienne, et de révolution.

Mais il parlait plutôt, il parlait surtout de « conversion ». C'est-à-dire de *retournement*. À commencer par le retournement de l'extérieur, de la vie extérieure, fausse vie, à la vie intérieure, à l'intérieur, à la vérité de soi, par un long et perpétuel exercice, un effort de volonté et d'attention, et le don de soi. Retournement, renversement, comme celui de Ninive où le « renversement » annoncé, hargneusement, par le prophète Jonas, se change en repentir ; et c'est alors à Jonas, le colérique héraut de Dieu,

le vindicatif, de se convertir à la douceur et à la patience de Dieu ; à sa clémence. Son cœur si pieux, si lâche, était plus loin de Dieu que ne l'était Ninive. Il n'aimait pas Ninive, l'ennemie. Il ne fut pas comme Abraham qui priait pour que l'existence de quelques justes, de quelques innocents, sauve toute la cité, comme une perle vaut qu'on achète tout un champ, où elle est enfouie, pour l'acquérir.

La troisième grande image de François est celle de sa rencontre avec le sultan. Il s'agit d'une action de paix au sein d'une guerre, cette guerre incessante de tous contre tous, qui est le tissu de l'histoire humaine. Et chacun voit aussitôt comme ce troisième « terme », cette troisième figure du mal, la guerre, est aujourd'hui intriqué dans les deux autres : la destruction de la nature, la destruction des hommes. Chacun voit la tresse que forment ces trois formes du mal

Mais cette rencontre avec le sultan est aussi rencontre d'un chrétien, désarmé, avec l'islam. Elle est une rencontre spirituelle.

Nous savons quelle part a l'idéologie dans les causes de la guerre. L'idéologie politique, religion laïcisée, messianisme profane ; et l'idéologie religieuse : la haine et l'orgueil trouvant dans le « service » de Dieu un masque.

Mais est-il juste de parler de l'« islam » comme s'il s'agissait d'une espèce de bloc, fût-ce en distinguant en lui une part qu'on nommera « islamisme » ? Ce serait oublier qu'en tout conflit de cette nature, il s'agit toujours de considérer chaque personne en elle-même. Il s'agit toujours d'en appeler à la conscience. François ne dialogue pas avec une doctrine, une institution, mais avec un homme, une personne, une personne humaine.

Nous sommes en présence du mal et ce mal est mortel pour l'humanité. Comment agir contre un mal si on n'en discerne pas la cause, le germe, le noyau essentiel ?

Quelle qu'y soit la part des croyances et des idéologies, et de l'humaine pulsion de haine, ce qui est au centre de la violence de notre temps est le capitalisme. Non seulement la cupidité, le désir de posséder et de paraître, mais cette espèce de machine, ce système, que sont la production et la spéculation. La « cupidité » : le désir et l'acte de « tirer à soi » où Lanza del Vasto voyait l'origine de notre égarément et de notre malheur.

Il ne s'agit pas d'abattre et de détruire ce système, mais d'en sortir, et qu'il « dépérisse » comme les révolutionnaires de l'autre siècle pensaient que devait « dépérir » l'État. Sortir du capitalisme comme les Hébreux sortirent d'Égypte.

Nous voyons qu'il faut abolir le capitalisme comme fut aboli l'esclavage. Mais comment faire quand le « système » capitaliste est tel que chacun de nous en est solidaire, y est pris, y est pieds et poings liés ?

Ni révolution ni réformes ne sont en mesure de répondre au défi qui est celui de l'histoire aujourd'hui. On ne peut qu'espérer un changement radical de notre façon d'exister, quelque chose de l'ordre d'une « mutation ». La route est barrée. Il faut faire demi-tour. Sans délai.

Un philosophe parlait de la philosophie d'un autre comme d'une pyramide qu'il fallait renverser et remettre dans son bon sens. Un autre philosophe avait dit de la connaissance métaphysique qu'il fallait y opérer une « révolution copernicienne ». C'est d'un renversement analogue qu'il s'agit pour l'humanité.

Toute notre civilisation est fondée sur la jouissance et le profit, l'esprit de domination, et donc sur la mort. Elle ne

peut survivre qu'en se fondant sur le don, le partage, le respect de l'homme, l'esprit de service, l'amour.

« Là où il y a la haine, que nous mettions l'amour. »

« Écrivons une nouvelle histoire », disait Gandhi.

Est-ce possible ?

L'urgence n'est-elle pas déjà d'hier ?

Peut-on imaginer que se constituent çà et là, et se multipliant, des communautés, quasi monastiques, se délivrant de l'économie telle qu'elle est, refusant de porter les armes, se formant intérieurement à la paix, éduquant en ce sens les enfants et les jeunes gens ?

Est-il possible, est-il temps encore, de renverser notre civilisation de Thanatos en Agapè ?

Gandhi n'a sauvé l'Inde ni de la misère et du scandale « raciste » des castes, ni de la guerre civile, ni de l'armement, ni de la naissance d'un capitalisme dont nous voyons comment il peut produire des chômeurs chez nous.

Notre devoir est de nous opposer au mal et de le limiter, d'y remédier, autant que nous pouvons. Il ne nous revient pas de l'abolir. C'est ici que se distinguent l'Utopie et le « Royaume des cieux », ce royaume intérieur, ce royaume « au-dedans de nous ». Les « deux cités », dont parle Augustin, l'éternelle et la temporelle, ne peuvent se confondre. À croire le contraire, bientôt les glaives, les bûchers, les chars, les bombes, la guerre prétendue sainte, toutes les cruautés et les coercitions, toutes les ruses, tous les mensonges, vont servir ce qu'on tiendra ou feindra de tenir pour la cause de Dieu.

Dans les années cinquante, lorsqu'il mettait en cause notre idolâtrie du Progrès, de la Technique, lorsqu'il dénonçait notre folie économique, Lanza n'était entendu, et suivi, que par peu de monde. Aujourd'hui, l'« idée » de la non-violence a fait dans les esprits le chemin que nous savons. Nous ne croyons plus guère aux promesses de la

Technique et aux vertus et à la nécessité de la violence. Et Lanza peut apparaître comme l'un des précurseurs de l'écologie. Nous songeons à préférer la douche à la baignoire, à manger moins de viande, à nous à en passer, non tant pour épargner aux animaux la souffrance, mais pour l'économie de la planète. Nous préférons parfois le vélo à l'automobile ; et la marche à pied au vélo. Nous éteignons parfois la lumière dans la pièce que nous quittons. Nous prévoyons des emballages comestibles. Ainsi de suite. Grand progrès dans les esprits. Mais les banquises fondent. L'eau des mers montera, peu à peu, mais assez vite, et rongera nos territoires, nos terres, nos champs et nos forêts. Des peuples migreront. Ces migrations de la famine n'iront pas sans violence. La moindre bombe judicieusement placée, la moindre fiole de gaz ou de poison, peut ruiner pour un temps notre vie quotidienne.

Mais « il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ».

« François, notre contemporain. Que nous dirait-il aujourd'hui ? » J'ai parlé de lui comme on parlerait d'un philosophe, d'un homme d'action. Mettant comme entre parenthèses, et par respect de ceux à qui je m'adresse, croyants et incroyants, agnostiques, sa foi en Dieu. La probité intellectuelle oblige à dire que François tire tout ce qu'il fait et pense de sa relation intime avec le Christ. Ce qu'il nous dit n'est en rien différent de ce que nous dit l'Évangile.

O

En octobre 2007, on a vu sur la grand-place de Toulouse se former le premier « cercle de silence ». Un franciscain, avec ses frères, Alain Richard, en avait pris l'initiative. Il s'agissait, silencieusement, de protester contre

les conditions d'enfermement des immigrés illégaux, contre la violence dont ils souffrent. Aucun slogan, aucune bannière ou banderole, aucune pancarte, aucun discours, aucune marche, aucun débat, aucune pétition. Un cercle d'hommes et de femmes debout, enracinés dans leur silence intime et commun, un suspens, un appel à la conscience.

La force et l'évidence d'une forme : le cercle ; une assemblée liée à elle-même par ce qui est au-delà de toute parole, le silence intérieur, chemin de retour à soi, chemin de vérité. Et ces hommes et ces femmes ne sont les ennemis de personne. Ils ne se posent pas en accusateurs, ils ne s'érigent pas en juges. Chacun se trouve conduit en sa silence face à sa conscience même, face à lui-même ; vers soi-même et au-dedans de soi.

Dirais-je qu'il s'est inventé là une non-violence dans la non-violence même ? Une « non-violence non-violente. »

Et c'est aussi une conjonction étonnante de la non-violence dans une forme nouvelle et de l'esprit franciscain. Il s'est inventé là, au lieu de faire face à l'adversaire, et de lui parler, de l'affronter, il s'est inventé de se tourner ensemble vers un centre vacant, un silence, une clairière, comme on fait cercle autour d'une flamme, d'une table. Une invitation à se tourner vers cette « petite voix intérieure », dont parlait Gandhi, il me semble. Écoute, fais silence, désarme-toi, écoute, écoute sourdre en toi la vérité, écoute le silence au cœur de toi-même, écoute ton cœur. Et puis fais pour le mieux.

Claude-Henri Rocquet

*Conférence à Nîmes, le 20 décembre 2012,
Maison du Protestantisme,
sur l'invitation de l'Association Charles Gide.*